

ENFANCE ET POESIE

Le texte de Jacques Charpentreau dont nous publions ici des extraits, avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'O.R.T.F., a été diffusé par France-Culture en novembre 1968. Professeur de lettres et écrivain, J. Charpentreau a publié notamment un Dictionnaire de la Chanson française, chez Larousse, et Poèmes d'aujourd'hui pour les enfants de maintenant, aux Editions Ouvrières.

L'assimilation de l'innocence enfantine et de la vision poétique est un lieu commun. La conscience collective croit aisément que tous les hommes naissent poètes et qu'ils perdent peu à peu, sous la pression sociale conformiste, leur faculté d'émerveillement : chacun porte en soi un Mozart assassiné à l'âge tendre de façon plus ou moins brutale. Depuis les puissantes antithèses de Victor Hugo jusqu'aux épanchements pseudo-lyriques de la publicité contemporaine, le caractère sacré de l'enfance, sa fraîcheur, son regard sans cesse renouvelé, ne font guère de doute pour le sens commun, malgré les inquiétantes investigations de la psychanalyse. L'image de l'enfant-poète-naturel est fortement imprimée dans la conscience contemporaine. De même, faisant bon marché de tout l'apport culturel et social, considère-t-on encore souvent le poète, avec une secrète pointe de condescendance, comme un grand enfant. Lui-même revendique parfois cette grâce. Comme dit Baudelaire, « le génie n'est que l'enfance nettement formulée ». Mais tout le problème ne réside-t-il pas dans cette formulation ? Peut-on parler de poésie — enfantine ou pas — sans passage à l'expression ? Si la poésie est vision du monde, elle est aussi langage, elle est aussi apprentissage et culture. Comment faire pour que la culture épanouisse le naturel — la vocation — au lieu de l'étouffer ?

...

L'enfance attardée peut bien séduire. Mais elle dit ce qu'on attend d'elle. La poésie est toujours surprenante. Elle profère ce qu'on n'attendait pas et qu'on reconnaît cependant. Rimbaud, Anna de Noailles, Sabine Sicaud ou Gisèle Prassinos, pour choisir des exemples les plus divers, les adolescents précoces — et certains de génie — sont relativement nombreux. Pas les enfants prodiges malgré toute l'imagerie traditionnelle. Ce qui est nouveau, c'est que par suite de la prolongation de la scolarité, parce que les exemples fameux sont bien connus, davantage d'adolescents peuvent écrire dans les marges de leurs cahiers : « Etre Rimbaud ou rien. » C'est l'adolescence qui reste le temps fort, naturel et conscient tout à la fois, de la poésie, beaucoup plus que l'enfance, si nous refusons de nous laisser prendre aux pièges de la charmante mièvrerie. Ce qui est nouveau encore, c'est que davantage de parents sont à même de s'extasier sur les mots charmants de davantage d'enfants préservés plus longtemps des dures réalités sociales. La poésie y gagne moins que l'album de famille.

...

Nous savons pourtant que tout enfant prend plaisir à jouer avec les mots, avec les sons et les sens, dès ses premiers babillages. Quand Colette baptise un escargot *Presbytère*, elle met en pratique un pouvoir poétique essentiel, celui de nommer les choses, celui de s'approprier les mots, de les détourner de leur sens traditionnel, au grand scandale maternel. Les mots et les choses ont un sens codifié par l'usage, et la pression sociale — cette culture dégradée en qu'en-dira-t-on — ne permet pas de les en détourner. Rousseau a montré que les jeunes enfants ne pouvaient pas comprendre le début du *Corbeau et du Renard* à cause de la structure même des phrases (qu'est-ce qu'un *arbre perché* ?). Le pouvoir évocateur des mots est cependant assez fort pour eux, même si l'on ne sait pas ce qu'ils évoquent. Mais la poésie est présente dans ce jeu d'inadéquation. Un enseignant qui est aussi un poète a raconté l'anecdote de la petite fille s'exclamant devant

un beau bébé : « Oh ! qu'il est *Cangelu* ! » Après enquête, l'adjectif venait de *Perrette et le pot au lait*, lorsque la jeune villageoise parlait de son futur petit cochon : « Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable. »

Ces jeux sur les mots et les rythmes font le succès même des comptines dont on connaît d'ailleurs, pour certaines, les origines magiques. Les enfants y trouvent le charme au sens le plus fort de la poésie, du jeu ou de l'incantation, des images les plus insolites qui ne les choquent jamais. Et voilà une autre raison de considérer que l'enfance est bien, d'une certaine façon qui n'est pas celle de l'attendrissement commercial, l'âge de la poésie ; tout est possible et les forces d'inhibition de la raison, du raisonnement, des principes rationnels, de la dignité sociale, n'ont pas encore fait leur œuvre pour le lecteur ou le récitant. L'enfant accepte d'emblée le merveilleux. Qu'il s'agisse des sons, des mots, des images, une espèce d'innocence n'est pas encore dressée aux contingences de ce qui se fait ou ne se fait pas, se dit ou ne se dit pas. Le langage est comme neuf, les associations d'idées ou de sentiments restent spontanées. La faute n'existe pas encore ; mais il faudra vite que l'enfant apprenne à la reconnaître et à l'éviter. Pour l'instant, il est comme Giraudoux, « d'avant le péché originel » du langage conventionnel. Il n'y peut pourtant échapper. En attendant, on comprend l'admiration des poètes pour des trouvailles — qui ne sont pas ressenties comme telles. Parfois venue du fond des âges (*Am stram gram...*), parfois de création récente (certaines renvoient par des allusions à des événements politiques du siècle passé), mais toujours sur le patron habituel, la comptine est pour de jeunes enfants un univers poétique où ils se sentent à l'aise. Comme le dit Paul Eluard, « par une comptine, l'enfant saute à pieds joints par-dessus le monde sur mesure dont on lui enseigne les rudiments. Il jongle délicieusement avec les mots et s'émerveille de son pouvoir d'invention. Il prend sa revanche, il fait servir ce qu'il sait au plaisir défendu d'imaginer, d'abuser. »

Surréaliste, romantique, lettriste ou classique, à mi-chemin entre la chanson et la déclamation, reposant le plus souvent sur un rythme impair et des intervalles mélodiques peu étendus, la comptine ne s'embarrasse pas des écoles ou des théories ; elle est un art brut subtilement raffiné par le temps et les générations, sujette à modifications, inversions, changement, récréation, elle est une poésie qui est utilisée dans un des actes les plus importants et les plus sérieux de la vie courante : le jeu. « La poésie est indispensable. J'ignore à quoi », dit Jean Cocteau. L'enfant ne se pose pas cette question quand il s'agit de comptines — et plus largement de poèmes signés, mais comparables aux comptines, qu'on lui enseigne souvent à l'école maternelle. La comptine est l'introduction nécessaire à ce monde du jeu, c'est-à-dire le signe que l'on va passer dans un autre univers — autrement important celui-là. « Pim Pon d'or, la plus belle est en dehors... » Rupture dans la banalité coutumière, retrouvailles du langage, danse, chant et rythme soutenant parfois la parole, en ce sens-là, les comptines constituent certainement la plus étonnante enfance de la poésie, la plus évocatrice poésie de l'enfance. Leur attirance sur les poètes modernes s'explique aisément, mais sommes-nous toujours si loin du passé, des grands chroniqueurs par exemple ? La permanence de la comptine est remarquable ; elle est probablement une des initiations poétiques des plus simples et des plus efficaces. Par elle, on passe à d'autres découvertes.

...
Mais quand nous parlons d'enfant-poète, nous pensons surtout à l'expression poétique par un texte inventé, si possible écrit par l'enfant. Le besoin de dire (et d'écrire dès que cette technique commence à être maîtrisée, vers six ans) est réel, s'il n'est pas si général qu'on le croit souvent. Nous avons peu de renseignements très précis sur ce point. Nous savons cependant que les techniques préconisées par l'école Freinet — texte libre, écrit, corrigé, puis imprimé par les élèves — permettent à beaucoup de jeunes enfants une expression que d'autres méthodes n'auraient peut-être pas permise à certains. On ne sait jamais, dans des exercices plus traditionnels comme la rédaction, quel sujet peut inspirer tel ou tel élève (que l'absence de tout sujet paralyse). Quelle heureuse surprise de trouver un poème dans le devoir d'un candidat au B.E.P.C. ! Mais en ces temps de statistiques, d'enquêtes, d'études, de recherches et de diagrammes, il est surprenant que l'expression poétique de l'enfant n'ait pas été mise en fiches.

Une étude des formes utilisées par de jeunes écrivains* montrait l'influence de poèmes que l'enfant avait pu rencontrer à l'école, soit comme « récitations », soit comme textes étudiés... Elle montre bien, par-delà les maladresses certaines (dans le décompte des syllabes en particulier) que l'enfant ressent rapidement la poésie écrite comme un ensemble de règles et de techniques qu'il s'efforce d'imiter. Il est bien évident qu'il perd alors en spontanéité ce qu'il croit gagner en forme traditionnelle — et qu'il ne gagne pas. Nous sommes loin de la comptine. La presque totalité des envois sont d'une affligeante faiblesse poétique.

...
 D'une façon générale, disparues les trouvailles de l'enfance que cite J.-P. Gourévitch** (cinq ans : « Regarde, le soleil fait danser les fenêtres. » « Le vent, c'est le cheval du ciel. ») Disparu le plaisir pris aux comptines, au rythme et au son : on compte sur ses doigts et on cherche la rime. Ces enfants qui créaient (pas tout à fait spontanément car on les y invitait) à l'école maternelle, écrasant la gouache sur de grandes feuilles, dansant au son du tambourin, modelant la terre glaise d'un petit doigt agile, trouvant des mots savoureux et les retournant comme des cailloux merveilleux, ces mêmes enfants ne savent plus quoi dire sous l'interrogation du maître de l'école primaire, quoi écrire quoi dessiner sur la feuille blanche. Il est vrai qu'ils doivent faire attention à tant de choses ! Aux règles de grammaire et à l'orthographe quand ils écrivent, à la perspective quand ils dessinent, au solfège quand ils chantent. Mais l'apprentissage de techniques n'est pas seul en cause, l'école est loin d'être l'unique responsable. Il est certain que le sentiment poétique, et plus largement le sentiment artistique diminue avec l'âge chez la plupart des enfants, probablement sous une double influence. D'une part, celle de la pression sociale sous ses diverses formes, et en particulier, par carence : le feu s'éteint quand il n'est plus alimenté. D'autre part, celle qui vient de l'individu lui-même, dans lequel la montée d'une conscience plus réflexive paraît abolir — pour un temps ou pour toujours, partiellement ou totalement — la prédominance de la sensibilité. Mais l'approximation de cette dernière remarque est évidente dans la mesure où notre société travaille de toutes ses forces à adultiser l'enfant le plus tôt possible, le traitant comme un consommateur en puissance et le soumettant à tous les moyens de déshumanisation possibles. On n'a jamais autant proclamé la suprématie de l'enfant : on n'a jamais autant utilisé l'enfant dans la publicité, on ne l'a jamais autant soumis lui-même à une publicité forcée pour le faire consommer (des bonbons, des disques, des journaux, etc.).

...
 On a beau jeu alors d'incriminer l'école. Et d'autant plus que l'école maternelle paraît réussir parfaitement à épanouir l'enfant dans tous les domaines de l'expression, qu'il s'agisse du chant, de la poésie, de la danse, de la peinture, alors que l'école primaire, puis le collège ou le lycée paraissent nier, détruire les facultés créatives. « Je vous hais, magisters, pédagogues », clamait Hugo dans une apostrophe célèbre. Il est vrai que le reste du poème est à la gloire d'un nouveau type d'enseignant qu'annonce le poète et qui devrait savoir épanouir l'âme enfantine au lieu de la brimer. Nous le cherchons aussi, et le rencontrons parfois. En fait, l'école reste le seul lieu de contact avec la poésie. Il faut lui en rendre hommage.

...
 Au niveau du premier degré et du premier cycle secondaire, l'enseignant qui veut dialectiquement initier à la poésie (de tous les temps) et faciliter l'expression poétique personnelle de l'élève, se trouve bien vite affronté au problème des textes et des thèmes. On sait bien que les meilleurs poèmes pour enfants n'ont pas été écrits pour eux. Sauf exceptions qui tiennent moins au vocabulaire qu'à cette espèce d'innocence sauvegardée sous la technique, comme, par exemple, les œuvres de Maurice Carême, ou les *Bestiaires* de Claude Roy, de Pierre Menanteau, ou encore les *Chantefables* et *Chantefleurs* de Robert Desnos, un des plus prestigieux recueil pour les enfants. Mais ils aiment aussi le *Poisson* de Paul Eluard,

* *Dépouillement par Jean-Paul Gourévitch, du Concours national de Poésie organisé depuis quelques années par les Maisons des Jeunes et de la Culture.*

** Voir J.-P. Gourévitch : *La Poésie en France, Editions Ouvrières*, 278 p. 18 F.

les *Saltimbanques* d'Apollinaire, les *Maisons* de Ramuz, l'*Oiseau du tour du monde* de Supervielle. La nature, les animaux, le voyage, le village (pour les enfants des villes), les saisons... On retrouve les thèmes qui les inspirent eux-mêmes pour écrire. Problème réel, car on ne peut ainsi présenter aux enfants qu'une partie de la poésie, la plus souriante, la plus joyeuse, la plus gale — encore que parfois le rêve se fasse plus mélancolique, et que les enfants soient très sensibles à l'émotion du *Petit cheval* de Paul Fort. Donner des sentiments à la mesure de la fragilité de l'âme enfantine n'est pas facile. Il faut admettre cette mesure et savoir que seul le second degré, qui a le privilège de s'adresser, surtout dans le second cycle, à des adolescents, peut vraiment présenter le vaste panorama de la poésie française et étrangère. Toute la poésie de révolte, par exemple, échappe à l'enfance. Elle n'apparaît que sublimée dans le rêve (mais avec quel succès) dans *Le cancre* de Prévert, ou sa *Page d'écriture*, ou dans les *Mathématiques* de Supervielle. De grands succès scolaires. Amour, regret, nostalgie, révolte... Il y a des sentiments qui n'apparaîtront dans toute leur plénitude que plus tard. Ils ne sont encore qu'esquissés dans la poésie qui est ainsi présentée aux enfants. (Quelle découverte, à partir de la troisième, que cette lignée qui va de Villon à Rimbaud !)

Le bilan de l'école contemporaine, en ce qui concerne la poésie, est beaucoup plus positif qu'on ne le croit d'habitude. Mais sa carence est d'un autre ordre. Elle n'est pas dans la méconnaissance de la poésie ; elle est bien plus profonde, bien plus générale : l'école ignore le développement harmonieux de la sensibilité. L'art, la peinture, la sculpture, la musique, la danse, sont bien plus mal servis que la poésie. Par le fait même, la poésie est desservie.

...

La poésie ne peut être considérée toute seule. C'est la place de la formation esthétique, c'est la place de l'œuvre d'art qui est ici la clé des rapports entre l'enfant et la poésie (et la musique, la peinture, etc.).

...

Voici une question importante pour les poètes : comment faire pour qu'au sein d'une société qui ne laisse qu'une place dérisoire à la poésie, les enfants puissent rencontrer les poètes ? Il n'y aura pas d'amateurs de poésie (ni des autres arts) si nous ne les formons pas à l'école, si la poésie n'apparaît pas aller de soi. Il faut que les enfants sachent que, dans cette société, des hommes croient à autre chose qu'à la valeur de l'argent ; ces hommes, par le langage — comme d'autres par la musique, la peinture — répondent à un besoin que l'école essaie si maladroitement de susciter, d'entretenir, de satisfaire. Il existe autre chose que les yéyéeries radiophoniques, les complaisances télévisées, les rêves d'évasion à crédit pour consommateurs fatigués, toutes choses si séduisantes à l'âge où l'on devient « malin ».

...

Comment faire pour que la poésie et l'enfance gardent partie liée ? Comment armer ceux qui ont la charge des enfants pendant cette période ? Comment faire pour que la formation de nos maîtres ne soit pas un ensemble de trucs, de recettes, de scientisme prétentieux, de pédagogie livresque, de psychologie d'anormaux, de tests et de graphiques, pour que l'on sache que la pédagogie est un art et non pas une science sans rapport avec la « vraie vie » toujours absente ? La véritable formation esthétique, la véritable éducation de la sensibilité que nous souhaitons pour les enfants, commencent par celles des maîtres. Elles n'existent pas. Toutes les réformes envisagées n'en prennent pas le chemin : nous allons créer des postes (budgétaires) tenus par des spécialistes. On croira avoir fait ce qu'il fallait. Hélas ! Que la poésie se garde des spécialistes.

...

Dans une société moderne, changée ou pas, le travail de l'enseignant restera toujours difficile. Il doit maintenir la fraîcheur de l'enfance, éveiller les inquiétudes, y répondre, et sauvegarder le sens du mystère tout en éclairant le monde. Héritier du siècle des lumières, il lui est relativement plus facile de découvrir la raison que de développer la sensibilité. Il sait bien « qu'une fourmi de dix-huit mètres avec un chapeau sur la tête, ça n'existe pas ». Mais il lui faut aussi apprendre à répondre avec Robert Desnos et les enfants : « Et pourquoi pas ? »

Jacques Charpentreau